

d'œil sur l'immense plaine enneigée me prouva que nous avions pour le moment échappé à nos cruels ennemis. Je constatai même avec une satisfaction égoïste que les fuyards, qui se traînaient péniblement sur les traces de l'armée française, ne songeaient pas à venir nous rejoindre dans notre retraite.

—Tant mieux ! me dis-je ; il nous reste quelques provisions et nous n'avons nulle envie de les partager avec qui que soit.

—L'extrême misère rend souvent cruel et chasse du cœur tout sentiment de pitié.

—Nous voilà réunis autour d'un grand feu. Ma cousine et son enfant ont la meilleure place : il s'en trouve parmi nos compagnons qui ne voient pas d'un œil les légers avantages dont nous voulons faire jouir cette courageuse femme, mais mon cousin, le caporal et moi, nous nous montrons si bien décidés à la défendre, que les mécontents se taisent.

—Le feu autour duquel nous nous pressions et que mes camarades alimentaient à l'aide d'énormes brassées de bois vert, finit par m'inquiéter. L'épaisse colonne de fumée qu'il produisait pouvait nous trahir. Je fis des observations à ce sujet, mais inutilement : il s'agissait avant tout de se chauffer.

—Nous étions une trentaine d'hommes assez bien armés et pas trop mal vêtus. Mais il eût été impossible de dire à quels régiments nous appartenions. On s'était habillé comme on avait pu, aux dépens des morts. Pour ne parler que de moi-même, je dirais que je portais un uniforme emprunté à cinq corps différents. J'avais toujours mon fusil ramassé au bord de la Bérésina, mais j'avais jeté mon sabre de cavalerie pour prendre à la place une épée d'officier d'infanterie. C'était plus léger et plus facile à manier.

—Bref, nous étions assez forts et assez courageux pour essayer de rejoindre l'armée, qui, nous le supposions du moins, ne pouvait être loin.

—Pour cela, il fallait soutenir nos forces ; et, je pus le constater, plus d'un parmi nous mangea à ce bivouac sous les arbres le restant de ses provisions. Nous devons donc à tout prix trouver quelques vivres avant de continuer le voyage.

—J'en parlai aux camarades, qui furent tous de mon avis.

—Il fut décidé qu'une dizaine d'hommes, désignés par le sort, iraient à la maraude, pendant que les autres entretiendraient le feu et garderaient notre petit camp.

—On me choisit pour prendre le commandement de l'expédition.

JEAN DES ERABLES.

MONOLOGUE

MON PREMIER BAL

J'ai eu dix-huit ans hier...

J'ai fait mon entrée dans le monde...

Mon premier bal !

Que de fois j'y avais rêvé !!

Maintenant (*elle soupire et lève les yeux au ciel*), je ne rêve plus... c'est souvenir plutôt triste...

Dès neuf heures, j'attendais tout parée, dans ma robe de bengaline blanche, jolie, —oh ! jolie à ravir— (*d'un air mutin*), la robe, pas moi.

Nous partons.

Ma griserie commence ; ne riez pas, avant d'entrer dans les salons.

Cette longue file de voitures qui s'engouffrent sous le portail gigantesque, ces portières fermées avec fracas, ces froufrous de soie, ces saffes claires, chatoyantes, tout cela m'éblouissait dès le vestibule.

L'escalier, brillamment illuminé, est tout en-

guirlandé de verdure ; les ouvertures des portes sont garnies de plantes. Les fleurs aux vives couleurs, les plafonds doucement éclairés par l'électricité, les lustres, les nombreuses appliques donnent à l'ensemble une note des plus gaies. Je me sens timide à l'excès.

Le bal commence.

A peine suis-je installée, et un grand jeune homme, à l'air fort distingué, se fait présenter et m'invite à danser.

Tout en polkant, il me fait admirer le coup d'œil splendide des salons.

—Je ne vous ai pas encore vue dans le monde, mademoiselle.

—Non, monsieur, c'est mon premier bal, qui, je le souhaite, sera suivi de beaucoup d'autres.

—Vous êtes vraiment ravissante, mademoiselle ; ne rougissez pas : il est impossible de vous voir sans être charmé.

—Oh ! monsieur...

—Vous avez tout à fait quitté le couvent ?

—Oui, monsieur.

—Vous avez un frère ?

—Non, monsieur.

—Quel regret ! je serais devenu son ami ; je vous aurais vue plus souvent !

—Etes-vous musicienne ?

—Oui, monsieur.

—Vous chantez, je suis sûr, très bien.

—Non, monsieur.

—C'est par modestie, que vous me répondez ainsi, mais votre voix est tellement harmonieuse que vous devez chanter à ravir.

La polka finit. (*Il salue*).

—Mademoiselle ?

—Monsieur... (*Elle s'incline*).

Me voici près de ma mère, un peu étourdie...

—Eh bien fillette, es-tu heureuse ?

—Que te disait donc ton danseur ; il paraissait très sérieux...

—Une valse, mademoiselle, dit en s'inclinant un joli brun...

—Monsieur...

—Vous valsez à ravir, mademoiselle. Il y a longtemps que vous allez dans le monde ? je n'ai pas encore eu le bonheur de vous y rencontrer ?

—C'est mon premier bal, monsieur.

—Vous avez une aisance si parfaite, mademoiselle que je ne pouvais m'en douter... Vous aimez beaucoup la danse ?

—Oui, monsieur.

—Vous êtes musicienne ? Vous chantez, j'en suis certain, et très bien ; votre voix est pure comme le cristal.

—Je ne chante pas, monsieur.

—Je voudrais vous croire, mademoiselle ; c'est votre modestie qui parle pour vous. Etes-vous allée au Salon ?

—Oui, monsieur

—Il y a de bien jolies toiles, j'y ai admiré de ravissants paysages.

—Etes-vous amateur ?

—Oui, monsieur (*d'un air timide*), je crayonne moi-même un peu.

—Vous êtes artiste, vous voulez dire : cela se devine.

(*La valse finit*). (*Il salue*).

—Mademoiselle... (*Elle s'incline*).

—Monsieur...

—Tu n'es pas fatiguée, ma chérie ?

—Oh ! non, bonne petite mère : je suis bien, bien heureuse !

(*Une mazurka*).

—Mademoiselle !...

Me voici entraînée aux bras d'un brillant officier.

Le bal est merveilleux, les salons sont superbement ornés de fleurs, de femmes ravissantes.

—Vous devez vous amuser beaucoup, mademoiselle ; je vous vois constamment danser ?

—Oui, monsieur, beaucoup.

—Je ne vous avais pas encore vue chez la vicomtesse, il me semble ; est-ce la première fois ?

—Oui, monsieur. C'est même mon premier bal.

—Je suis heureux, mademoiselle, d'être votre cavalier à votre entrée dans le monde j'en garderai un excellent souvenir.

—Monsieur...

—Cette jeune fille brune avec qui vous causiez est votre amie ?

—Oui, monsieur.

—J'ai eu l'honneur de danser avec elle ; elle est ravissante.

—C'est ravissant également, monsieur. (*Il salue*).

—Mademoiselle... (*Elle s'incline*).

—Monsieur.

—Ne danse plus, Madeleine, me dit maman, tu as un peu chaud. Si tu le veux, nous irons toutes quatre dans le salon de verdure ; il est un peu isolé, on ne vous invitera pas. Elle sourit à Blanche, une amie, en disant cela.

Un bijou de salon oriental, une grande glace sans tain, entièrement cachée par un massif de verdure, sépare ce nid de repos des autres salons.

Blanche et moi, nous nous blottissons dans le massif.

Nos mamans, confortablement installées sur un divan, causent de nous, bien certainement ; elles sourient tendrement en nous regardant.

—Voici, dit Blanche, les trois jeunes gens avec qui nous avons dansé font le tour des salons, ils cherchent... Ils croient que nous sommes parties.

—Non, mon amie, vois plutôt...

—Oh ! chut... tais-toi !... Ils ne nous savent pas là. Ils viennent s'asseoir de l'autre côté du massif... Pas de bruit... Ecoutez.

C'était très mal, j'en conviens... Mais voici ce que nous entendimes...

—Elles sont gentilles toutes deux !

—Oui... oui, réplique le brun, d'un petit ton persifleur. Mais... pas fines, oh non !

—Toi, ajoute le blond, tu t'imagines que ces demoiselles vont te raconter des histoires ; tu es amusant au possible ! Des jeunes filles qui vont dans le monde pour la première fois, c'est toujours un peu gauche.

—Oh ! répond le brillant officier, ça dépend.

—Mon avis est que ces deux-là sont bêtes...

—Une jeune fille peut bien causer sans vous raconter des histoires ; tu es drôle.

—Je maintiens, dit le premier, qu'elles sont gentilles, et, pour être d'accord avec vous, j'ajouterai bêtêtes.

Il mime : (*D'une voix flûtée avec gestes enfantins*).

—Oui, monsieur ! Non, monsieur ! Oh ! monsieur ! C'était si comique, la façon dont il disait ces trois monsieur, l'intonation était si vraie que, malgré toute notre réserve, notre rire étouffé nous trahit.

Se voyant découverts, comme bien vous pensez, ils sont partis, d'un air conquérant, mais non sans essayer de nous reconnaître. Elle soupire navrée :

—Et voici l'impression de mon premier bal. J'étais toute triste... je n'ai plus voulu danser...

Cette nuit j'ai songé...

—Que veulent-ils donc, ces messieurs ? et comment voudraient-ils que je réponde.

Blanche et moi avons, ce matin, tout raconté à nos mères ; elles ont souri, nous ont embrassées, en nous disant :

—Il vaut mieux, mes chéries, que ces messieurs aient de vous cette opinion ; elle changera, un jour, quand vous serez leurs femmes.

C'est égal, j'aurais préféré ne pas les entendre... j'étais si heureuse... avant !!!

GORET DE VEYRASSAT.